



caef

COMMUNAUTÉS ET ASSEMBLÉES
ÉVANGÉLIQUES DE FRANCE

Histoire des CAEF

dites assemblées de frères
larges ou « Open
Brethren »

Fiche pratique

(Fiche synthétisant et reprenant des paragraphes entiers du travail de Sylvain Aharonian)

La nébuleuse des assemblées de frères en France

L'Entente Évangélique des CAEF ne rassemble pas toutes les Églises dites « de frères », et n'est pas la seule union de cette sensibilité. En effet, bien d'autres groupements existent et se revendiquent d'une sensibilité particulière que nous détaillerons et qui en deux mots est historiquement marquée par :

- le rejet du terme Église au profit du mot « assemblée »,
- un congrégationalisme fort,
- un culte centré sur la cène et la spontanéité,
- le rejet de toute autorité pastorale au profit d'une compréhension collégiale dans laquelle les frères méditent ensemble la Parole de Dieu et prennent ensemble leurs décisions,
- une théologie dispensationnaliste qui a été majoritaire au cours de leur histoire et a orienté leur vision du monde.

Signalons encore que certaines Églises ou certaines unions d'Églises, bien que ne se revendiquant pas particulièrement de la lignée des Églises de frères, en portent des caractéristiques essentielles, en insistant par exemple sur la collégialité (Union Alliance pour Christ en Alsace, et par certains aspects des Églises mennonites).

Les CAEF ne sont donc pas seules, mais au sein de cette sensibilité, elles constituent aujourd'hui l'Union la plus importante au niveau du nombre d'Églises en France (149 dans l'annuaire évangélique, une centaine en France métropolitaine), et fait partie des cinq principales unions d'Églises évangéliques en France, la plus importante en effectif au sein du Réseau-FEF.

Une histoire, des histoires

L'histoire des frères est franchement complexe (et a amené Sylvain Aharonian à écrire mille pages pour sa thèse sur le sujet !). Elle relève d'interactions entre deux mouvements de réveil à la fois proches et différents. Elle est aussi marquée par des personnes venant d'arrière-plans très différents qui se sont retrouvés sur des choix théologiques et ecclésiologiques.

Mais l'histoire des Églises de frères est aussi faite « d'histoires » au sens plus péjoratif du terme : des histoires de séparations, de divisions, des évolutions souhaitables parfois, regrettables d'autres fois¹.

Un double réveil

Tout commence en Angleterre et en Suisse où naissent deux mouvements de réveil assez semblables. Il est fondamental de remonter à cette origine, parce que la théologie et l'ecclésiologie des

Églises de frères tirent leur spécificité de certains caractères de ces réveils, mais aussi de la manière dont ces caractères ont évolué dans le temps.

Ces deux réveils sont marqués par un « renouveau » et une « réaction ».

Le renouveau est lié à la redécouverte d'une vie spirituelle et une piété ancrée dans la Bible dans une période d'assèchement spirituel.

En effet, à cette époque, le libéralisme a le vent en poupe. Le libéralisme se caractérise par une volonté de faire une lecture critique de la Bible, au sens scientifique, mais il a progressivement refusé le caractère sacré du texte biblique, avec un intellectualisme qui va placer la raison humaine toujours au-dessus de la foi en un Dieu qui se révèle. Le christianisme qui en sort, certes pétri de bonnes intentions, ne conduit plus au Christ et devient ainsi sec et sans vie.

Les deux mouvements de réveil vont donc se caractériser par un retour à la vie spirituelle ancrée sur l'étude de la Bible pour y découvrir le Christ, et aussi une spontanéité revendiquée, loin du formalisme traditionnel.

Pour les mêmes raisons, l'évangélisation et la mission vont être au cœur des préoccupations des premiers « frères » et non plus une réflexion théologique en tant que discipline, qui sera d'ailleurs considérée avec méfiance dans une sorte de raccourci : réfléchir = perdre la foi. L'objectif est clair : ces chrétiens veulent vivre l'Évangile authentiquement !

En Suisse

Du côté « continental », le réveil prend place au sein de l'Église réformée, officielle, où bien des éléments de la foi évangélique sont remis en question : autorité du texte biblique, divinité de Jésus-Christ, salut par la foi. Dans ce contexte, un petit nombre d'étudiants en théologie et de pasteurs redécouvrent l'Évangile au travers de cercles d'études de la Bible et de prière, et se donnent résolument au Christ.

Ce mouvement naissant est aussi marqué par des apports divers qui se combinent entre eux, dans le désir d'une vie de foi authentique : des sociétés bibliques (qui font un travail de distribution de la Bible dans la région de Genève), une communauté « morave », la « société des amis » sous l'égide d'Ami Bost (insistant sur la piété) et le ministère d'un Écossais presbytérien, Robert Haldane, qui donne un enseignement sur l'épître aux Romains dans l'un de ces « cercles ». Des noms fameux pour le mouvement évangélique émergent durant cette période : Ami Bost, César Malan, Merle d'Aubigné, Louis Gausson, Frédéric Monod ou Henri Pyt.

Revenant aux fondements de la foi, à l'autorité de la Bible, à la divinité du Christ, au salut par la foi, et s'opposant vigoureusement au libéralisme, ces personnes vont être exclues de l'Église réformée officielle. Elles seront par la suite associées au développement de diverses dénominations évangéliques en France : Pyt pour les baptistes, Monod pour les Églises libres, etc., qui sortent du même terreau et aboutissent à différentes ecclésiologies.

À titre d'exemple de cet héritage commun, il est notoire que la première *assemblée* née à Genève en 1817 est revendiquée comme étant à la fois la première *Église libre* et la première *assemblée de frères* de ce pays. Cette Église, lieu principal du démarrage du fameux *réveil* de Genève, est en fait le résultat d'une rupture douloureuse d'avec l'Église officielle, mais qui va largement contribuer à la naissance des Églises libres françaises, et aussi au développement du baptisme français, des Églises réformées de l'Isère et d'une partie non négligeable de ce que l'on appelle aujourd'hui le Réseau FEF.



En effet, ces personnes exclues de l'Église officielle vont créer une, puis plusieurs Églises dissidentes, qui seront amenées à s'organiser et seront « persécutées » (tracasseries, fermetures, prison pour les pasteurs, exil).

Ainsi, dans l'ADN originel des Églises de frères larges, il y a un héritage qu'elles partagent avec d'autres évangéliques qui ont fait d'autres choix ecclésiologiques. Des partenariats vont donc exister de longue date, par le biais de relations interpersonnelles et de même, la mouvance des frères va accueillir en son sein bien des sensibilités diverses, mais ayant un même désir de vivre l'Évangile authentiquement. Cet ADN explique l'engagement dans le Réseau FEF et dans le CNEF, le soutien à l'IBN ou à la FLTE, l'engagement dans Mission France, etc. Depuis l'origine, les frères larges sont impliqués dans le développement du monde évangélique, ce qui créera parfois des tensions en interne et des séparations. Du fait des tracasseries et des pressions exercées par l'Église officielle, certaines assemblées se retrouvent alors privées d'enseignants qualifiés, ce qui facilitera le travail de John Nelson Darby, arrivé en 1837, qui aura toute la place pour imposer son enseignement, sans qu'il y ait de résistance théologique consistante.

Ainsi, entre 1840 et 1848, la plupart de ces Églises adoptent les vues de Darby (non sans lien avec le vécu souffrant), se referment et rompent les relations avec les Églises qui refusent de suivre Darby. Parmi les quelques assemblées ayant échappé à l'emprise de l'enseignement de Darby, certaines rejoindront les Églises libres qui se constituent dans un deuxième moment et gardent une ecclésiologie plus proche des réformés.

En Grande-Bretagne

On retrouve des éléments similaires, à peu près à la même époque (début 19^e), et de façon plus ou moins indépendante, en Grande-Bretagne. En effet, de l'autre côté de la Manche se constituent des groupes de chrétiens issus de divers arrière-plans dénominatifs qui aspirent, non seulement à une vie spirituelle plus forte et plus conséquente, mais aussi à une certaine unité.

Et alors que beaucoup d'Églises se divisent et se séparent, ces personnes se réunissent autour de la lecture de la Bible et de la prière. Ils font même le choix fondateur de prendre la cène pour marquer l'unité des croyants dans la liberté du Christ, hors de tout ministère ordonné. Leur compréhension du sacerdoce universel les amène à rejeter la distinction « clergé-laïc ».

L'étude des prophéties bibliques prend une place importante dans un contexte de peurs liées notamment aux conséquences de la Révolution française et des guerres napoléoniennes. On y parle déjà de la restauration d'Israël et, évidemment, de la nécessité de se préparer au retour de Jésus-Christ. Là aussi l'influence de Darby va se faire nettement sentir.

Ce sont ces étudiants en particulier, bien formés, qui vont avoir une méfiance terrible à l'égard de la formation théologique académique. La « ruine » des Églises institutionnelles, en particulier étatiques, conduit aussi à une méfiance envers l'autorité institutionnelle.

La crise darbyste

Au sein de l'histoire des frères larges, l'importance capitale de John Nelson Darby (1800-1882) doit être soulignée. Érudite, brillant, excellent prédicateur et enseignant, doué pour les langues, et doté d'une très grande capacité à convaincre, il va systématiser les principales impulsions du mouvement en les radicalisant. Il développe une théologie particulière, principalement sur trois points :

- Sa doctrine de l'Église visible en ruine impliquait la fin des charges ecclésiastiques officielles, faute d'autorité apostolique. Ainsi il n'acceptera aucun ministère, mais l'Église sera simplement composée de frères. Selon lui, l'Église terrestre est apostate et la vraie Église n'existe donc plus que de manière invisible, c'est-à-dire loin des institutions et sous la forme de petits « corps ». On ne parlera donc plus d'Église(s) mais d'assemblées.
- Il développe un système eschatologique connu sous le nom de dispensationalisme, qui est non seulement une compréhension particulière des « derniers événements » avant le retour du Christ, mais aussi une vraie grille de lecture de l'Écriture qui exclut toute autre lecture que la sienne. Cette eschatologie très pessimiste et sa manière de considérer l'Église pousse alors les chrétiens fidèles à se séparer du reste de la chrétienté, et en particulier à ne pas communier (prendre la cène) avec d'autres.
- Il ne rejette pas le baptême d'enfants.

Au-delà de sa théologie, c'est sa forte personnalité qui va marquer sa génération avec une forme d'autoritarisme qui distingue cet homme, dont la pensée théologique impressionne.

Mais, le souci de Darby de dissocier le résidu des vrais chrétiens du mal le conduit à s'illustrer par son intransigeance disciplinaire et par son exclusivisme radical. Gustav Ischebeck² rapporte : « *Par la grandeur de ses projets, par la violence irrésistible de sa volonté, par un instinct de stratège accompli, par un génie dominateur, et, mieux encore, par son immense ascendant personnel, il n'avait aucun rival parmi les frères.* »

Ses idées arrêtées et sa manière presque violente de parler va conduire à une crise. En Angleterre, son séparatisme se manifeste dans une série de controverses avec Benjamin Wills Newton (Plymouth), sur des questions initialement théologiques (eschatologie, sacerdoce universel)... qui vont être le terreau de la division. En effet, ses positions provoqueront une forte contestation dans plusieurs domaines, notamment sur sa conception de l'apostasie de la chrétienté ou le baptême des enfants...

Par la sévérité d'exclusions qu'il prononce dans les années 1840, le mouvement des frères aboutit à sa plus grande division en 1848. Une aile « exclusive » suivra les positions de Darby ; on appellera ces tenants les frères étroits. Les autres suivront l'approche plus « ouverte » de Muller, Craik, Chapmann ; on les appellera « frères larges » ou « ouverts ».

² Gustav Ischebeck, *John Nelson Darby, son temps et son œuvre*, Lausanne, Suisse, Éditions Vie & Liberté, 1937, p.23

Cet élan de division se propage en Suisse, où la plupart des assemblées dissidentes de l'Église officielle suivent Darby. Les quelques Églises restantes rejoindront pour la plupart les Églises libres.

Il faut toutefois reconnaître que le travail itinérant de Darby a été remarquable, en Grande-Bretagne comme sur le continent, en Suisse ou en France. De nombreuses Églises sont issues de son passage (multiplication par évangélisation et par divisions). De nombreuses Églises ont facilement adopté ses vues parce qu'elles n'avaient pas de cadre en leur sein capables de tempérer les propos de Darby, et aussi en raison de la persécution (en Suisse) ou de départs de leaders vers le terrain missionnaire (parmi les groupes en Angleterre).

On pourrait se réjouir du fait que, malgré l'étroitesse de vue, un travail d'implantation a été fait. Néanmoins, selon Nicole et Cuendet, Darby n'a pas créé d'Église à partir de « non-croyants », dans un travail d'évangélisation de base (p.26). Il a principalement travaillé dans les pas d'autres personnes et a récolté le fruit de leur travail. Reste que Darby fut très actif en France dès 1837. Après la division de 1848, il entraîne toutes les *assemblées* dans sa vision plus étroite. Elles prospèrent vers le milieu du XIX^e siècle, au grand dam de l'Église réformée d'où provient une partie de leurs membres. En 1880, on parle de 146 *assemblées « exclusives »* en France.

Des débuts très modestes côté frères larges

Le courant *frères larges* est alors très peu représenté. Paris fait même figure d'avant-garde puisque c'est à Vitry précisément qu'apparaît une première assemblée de type *frères larges* sous le Second Empire, vers 1850 avec la famille Bieler venue de Suisse. À la veille du centenaire de la Révolution, la prégnance du catholicisme en France préoccupe les missionnaires étrangers, et les évangélistes britanniques sont inquiets de constater les velléités séditieuses de quelques anarchistes. Toutefois, ces craintes n'ont pas raison du zèle des quelques revivalistes qui jettent les bases du mouvement des *frères larges* dans notre pays. Ainsi, parmi les pionniers qui démarrent ces *assemblées larges*, mentionnons d'autres missionnaires suisses comme Fritz Widmer et Henri Contesse dans le pays de Montbéliard en 1897.

En parallèle, sur la Côte d'Azur, un réveil s'amorce vers 1888 à Vallauris sous l'effet de la prédication de l'Écossais Lord Richard M. Brocklebank (1843-1903). Les choses s'accroissent quatre ans plus tard, avec l'arrivée de l'Italien Maurice Demaria (1863-1947), qui se met aussitôt à évangéliser ses compatriotes immigrés. De même à Cannes et à Nice, les groupes de *frères* se développent.

Dans la Drôme, c'est à Die que dès 1884 le revivaliste William Bird prend en charge un petit groupe de dissidents de l'Église réformée. Ce prédicateur est rejoint dix ans plus tard par le Français Samuel Vernier (1845-1904), ancien pasteur réformé. Les apports théologiques variés au sein des frères larges ne s'amenuisent pas, avec toujours ce désir de vivre l'Évangile authentiquement avec ceux qui ont le même désir.

La première phase de l'implantation des *frères larges* en France aura propulsé sur le devant de la scène quelques pionniers, à la parole puissante et à la volonté cornélienne. Pour la plupart autodidactes, ils tirent avantage du vent de liberté religieuse soufflant sur le pays pour se mettre aux prises avec le romanisme, dont ils éprouvent souvent la pugnacité durant cette période. Si en 1897, la revue des *assemblées de frères (larges)* de Suisse romande, *Semilles et Moisson*, recense simplement quatre assemblées de frères larges en France (Paris, Die-en-Drôme, Vallauris et Cannes), on en compte une douzaine en 1915, implantées en bonne partie dans des territoires non marqués par le darbyisme.

Les choix théologiques des Églises de frères larges

Des marqueurs théologiques ont été décisifs dans la rupture entre les frères larges et les frères étroits. Refusant l'étroitesse du darbyisme (tout en étant influencés par lui), ces Églises adoptent certains accents spécifiques :

- préoccupation pour l'union et la communion de tous les enfants de Dieu, au-delà des barrières dénominationnelles, tout en débattant des limites à poser à cette unité...
- insistance sur la « vitalité » de la vie chrétienne marquée par l'amour et par un ancrage dans les convictions bibliques ;
- nécessité pour la plupart sur la conversion personnelle, et souvent sur le baptême des croyants ;
- élan missionnaire : George Müller dans la création d'un orphelinat, Anthony Groves qui part en mission à Bagdad puis en Inde... À l'insistance sur la conversion correspond à une insistance sur l'évangélisation (« l'œuvre de Dieu ») ;

- accent mis sur la nécessité de vivre une vie conséquente, marquée par la « pureté » et la « sainteté » en se séparant « du monde ».
- vie conséquente, chez les leaders du mouvement, marquée par une certaine radicalité, une vie « sacrificielle » quitte à donner tous ses biens ;
- tendance au retrait politique³ mais aussi étroitesse accrue des positions ecclésiologiques ou eschatologiques. Le mouvement a perdu en partie son ouverture initiale en particulier par l'influence des travaux de John Nelson Darby ;
- sacerdoce universel des croyants fortement affirmé en soulignant la liberté acquise en Christ. La prédication ou la cène ne nécessitent pas la présence d'un ministre « ordonné », et chaque membre a sa place dans l'expression de la louange de l'Église. Il y a là, en partie, une réaction à la rigidité du système clérical dont sortent les dirigeants du mouvement. Les ministères « valorisés » et mis en avant sont principalement le ministère public, de la Parole ;
- gouvernement de type congrégationaliste, où chaque assemblée est d'abord sous la responsabilité des fondateurs, puis d'anciens reconnus par l'assemblée (dès 1838 à Bristol). On note à ce niveau aussi une forte réaction au système clérical, et le mouvement est marqué par la crainte que se reconstitue un clergé en suscitant une « élite », une caste, ce qui serait contraire aux convictions de base. Dans ce creuset se développe un anti-intellectualisme, allant jusqu'à l'hostilité envers la formation théologique.

Ce sont des éléments théologiques et ecclésiologiques significatifs.

³ C'est une tendance. Il y a des exceptions, quelques engagements politiques, et la présence dans ces assemblées de quelques riches commerçants.

D'une guerre à l'autre

Après 1916 et jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les *frères larges* tissent peu à peu des réseaux régionaux, si bien que leur action d'évangélisation s'en trouve dynamisée. Si le colportage biblique ralentit, la littérature évangélique est toujours distribuée à foison, et les campagnes sous tente se multiplient, les assemblées romandes fournissant en 1929 la « Tente française », comme on prendra l'habitude de l'appeler. Les prêches sont volontiers enflammés par une perspective eschatologique ; quant à la catéchèse des enfants, elle joue un rôle stratégique.

D'une guerre à l'autre, les *frères larges* auront connu un honnête développement en France, essentiellement dans le quart sud-est du pays. Ceci étant, leur sort s'avère toujours largement dépendant de meneurs d'hommes, généralement de missionnaires suisses ou britanniques... dont l'engagement résolu et leur diligence à visiter les différentes assemblées permettent de tisser entre elles des liens profitables, à l'échelle régionale voire nationale.

Même si les frères larges ont une méfiance certaine à l'égard « du monde », le mouvement va produire plus ou moins durablement des œuvres d'assistance s'appuyant secondairement sur un réseau international d'amis et d'abonnés de revues religieuses en vogue dans les assemblées. Ce sont notamment des orphelinats qui sont fondés, pour prendre en charge des orphelins, des enfants sans foyer ou encore des enfants illégitimes. À titre indicatif peuvent être ici

évoquées l'œuvre de *La Maison des Enfants* (qui sera déménagée plusieurs fois pour finalement s'installer en Bretagne) et celle de *La Maison du Printemps* (à Digne-les-Bains).

Il faut noter le rôle déterminant joué à cette époque par des femmes de premier plan comme Priscilla Johnson et Constance Contesse⁴. Outre les soins maternels, ces chrétiennes auront assumé d'importantes responsabilités de gestion. Au reste, ces œuvres de charité entreprises au XX^e siècle dans la mouvance des *frères larges* auront naturellement combiné évangélisation et assistance sociale...

Pendant tout l'entre-deux-guerres par exemple, les autorités municipales se montrent très souvent suffisamment bienveillantes envers les *frères larges* pour mettre une salle ou un emplacement à la disposition de leurs évangélistes ; l'accueil globalement amène des autorités municipales contraste du coup avec la résistance que, dans le contexte d'un islam prégnant, de nombreux maires de la région parisienne opposeront dès la fin du XX^e siècle à la volonté de communautés évangéliques d'immigrés d'ouvrir un lieu de culte...

Par contre, l'antagonisme du prosélytisme des *frères larges* et de l'universalisme catholique français doit être relevé, surtout pour la première moitié du XX^e siècle. Même s'il ne faut pas trop noircir la situation – les signes de décripation se multiplieront. Par leur militantisme et leur refus d'estimer salvateurs tous les systèmes de croyances, ils apparaissent en effet comme des éléments exotiques voire quelque peu hétérogènes à la culture nationale, au même titre que la plupart des évangéliques.

⁴ Plus de détails dans Sylvain AHARONIAN, *Les frères larges en France métropolitaine, Socio-histoire d'un mouvement évangélique de 1850 à 2010*, Paris, Le Cerf, 2017.

Le temps de la synergie des Eglises

La croissance du nombre d'implantations d'assemblées de frères se poursuit. Ainsi, au seuil de l'année 1947, on en dénombre vingt-neuf ; en 2010, on comptera soixante-dix assemblées de plus. Cette troisième phase de l'implantation des *frères larges*, qui va de la fin de la Seconde Guerre mondiale et jusqu'à l'entrée dans le nouveau *Conseil National des Évangéliques de France*, est caractérisée par le synergisme.

Après la chute du régime nazi, les *frères larges* redoublent d'activité en France. Alors que les citoyens prennent leurs distances par rapport aux institutions religieuses, des évangélistes, au nombre desquels passablement de Suisses et de plus en plus d'Anglo-Saxons, ne se lassent pas, en effet, de faire résonner l'appel à la conversion personnelle, participant ainsi au mouvement général d'individualisation de l'expérience religieuse. Les *frères larges* recourent d'ailleurs volontiers à la publicité ; et ils prêchent dans des enceintes qui, comme les tentes d'évangélisation utilisées pendant la belle saison ou les magasins réaménagés en salle de culte, évoquent bien peu le pouvoir des Églises. Ainsi apparaissent de nouvelles assemblées.

On ne peut pas parler des frères larges en France sans mentionner le rôle essentiel des missionnaires issus des frères larges anglo-saxons et suisses, qui tout au long du XX^e siècle ont fondé de nouvelles Églises. Citons dans le même sens le rôle des colporteurs italiens du Sud de la France, eux-mêmes évangélisés par les Anglais. D'autres missions ont encore contribué au développement de l'Union

d'Églises après-guerre. Ainsi, une mission d'origine luthérienne (piétiste), la mission Liebenzell, a choisi de venir en Normandie. Il faut relever que ces apports théologiques et ecclésiologiques sont très variés : réformés, luthériens, piétistes, revivalistes, moraves... mais aussi culturellement très divers : suisses, anglais, italiens, allemands... tous ayant cette même idée de vivre l'Évangile authentiquement.

D'autres Églises se développent de manière indépendante et choisissent par la suite de rejoindre la sensibilité « frères », comme ce fut le cas de « *La Bonne Nouvelle* » à Strasbourg.

Cette Église, issue d'un réveil spirituel parmi des instituteurs alsaciens déplacés dans le Sud durant la guerre (dont Alfred Kuen) sera à l'origine de plusieurs essaimages. On voit ressurgir des éléments caractéristiques des réveils de frères : de fortes personnalités, la lecture/étude de la Bible, la prière, la communion et l'évangélisation.

En fait, c'est souvent autour d'un noyau militant que les frères larges rayonnent, de sorte que se constituent des pôles régionaux de plusieurs assemblées. Des réseaux, souples, se forment donc, autour de Paris, de Grenoble, de Strasbourg... Au reste, agissant plus ou moins en synergie au niveau régional, les frères larges apparaîtront finalement comme un groupe relativement solidaire au niveau national également. Il y eut aussi quelques essaimages dans la région lyonnaise à partir de la communauté que l'on appelle aujourd'hui « rue Sonnerat ». Les Églises de Vénissieux, Villefontaine, Saint-Priest

⁵Frédéric A. TATFORD, trad. de l'anglais par René MASSON, in *Servir en L'attendant*, n° 2 de la XII^e année, fév. 1957, p. 950.

et plus récemment Corbas (avec l'aide d'une mission) en sont issues. On constate également la disparition de plusieurs communautés créées, parfois après quelques décennies d'existence.

Toujours est-il que les frères larges se développent rapidement. Si en 1971, on compte environ 40 assemblées, leur nombre dépasse les 100 à la fin du siècle, et de nombreuses assemblées achètent ou construisent leurs locaux. Cependant, une réelle précarité immobilière aura été le lot des assemblées, dont les changements d'adresse plus ou moins désirés ont pu être assez nombreux, au risque de nuire à leur visibilité. De façon générale, le dynamisme religieux du mouvement masque une fragilité persistante, à en juger par le déficit d'encadrement parfois ressenti, par la faible taille de la majorité des assemblées, ainsi que par la fugacité de quelques-unes d'entre elles.

Le temps de la structuration

Les assemblées de *frères larges* assument depuis le début un congrégationalisme strict et entendent se gouverner seules. Au milieu du XX^e siècle, on explique même volontiers vouloir ainsi préserver une saine « variété de pensées »⁵ et de façons de s'organiser, dans les limites de la soumission au Christ. Il semble que l'importance du charismatique et la sensibilité au réveil semblent d'abord indiquer une économie du religieux fondée sur des *leaders*, peu enclins à accepter un contrôle théologique supralocal. On répugne parmi eux à toute médiation institutionnelle (peut-être en écho à ce qu'avaient vécu les premiers frères larges lors du réveil de Plymouth).

Toutefois, par le truchement des apports théologiques et ecclésiologiques en son sein, un certain pragmatisme va de plus en plus prendre le pas sur l'idéologie, en sorte que certaines communautés ecclésiales vont progressivement recourir à un ministre à temps complet. Ce mouvement va s'étendre progressivement pour concerner aujourd'hui la quasi-totalité des assemblées. Ainsi, avec la question du pastoralat professionnel se vérifie en somme la notion de « plasticité »⁶ des ensembles protestants.

Le pouvoir normatif est alors réparti en principe au sein d'un collège de plusieurs anciens exerçant ensemble, chacun pour une part, le ministère pastoral : ce précepte égalitaire offre un net contraste avec la culture catholique attachée à la centralité de la figure hiératique du prêtre, et se veut plus collégial que le modèle pastoral classique en évangélisme. C'est là probablement le principal trait distinctif des *frères* parmi les évangéliques. De façon générale, ce principe de gouvernement est promu de façon formelle et systématique alors qu'ils sortent de la phase charismatique d'implantation.

Petit à petit, un mouvement de structuration se met en place au sein des assemblées de frères.

Ce mouvement se fait de manière relativement pragmatique, produit par les besoins des Églises et du terrain.

- Des rencontres régionales sont organisées dès 1934 pour la région lyonnaise-Grenoble.

⁶Jean-Paul WILLAIME, « La Problématisation protestante de la tradition et ses effets sociaux », *Études Théologiques et Religieuses*, t. LXXIII, n° 3, 1988, p. 401s..

- Une revue est créée en 1946 et sert de lien entre les assemblées : *Servir en l'attendant*.
- Une conférence nationale annuelle se tient depuis 1966.
- Un soutien est apporté aux missions (ASMAF), camps de jeunesse, œuvres sociales (maison de retraite).
- Au niveau institutionnel, L'Entraide Évangélique est créée en 1968 pour aider les œuvres de bienfaisances dans la région lyonnaise, le développement des camps... Des « commissions » thématiques se développent parallèlement (évangélisation, mission, jeunesse). Un fond « prêts » est également créé en 1969, de manière à faciliter l'achat de bâtiments par les Églises. Les soutiens financiers aux serviteurs à plein temps sont en partie centralisés par l'Entraide Évangélique à partir de 1977.
- Sous l'impulsion de quelques personnes, et par la voix de R. Shallis, la Commission de Service et de Référence est créée en 1978 par l'élection de dix frères, désignés pour réfléchir au développement des Églises et conseiller les Églises en cas de difficultés.
- Enfin, en 1995 est créée la structure actuelle des CAEF, l'Entente Évangéliques des CAEF, qui est l'association culturelle qui coordonne l'Union d'Églises. Elle est pilotée par un conseil d'administration composé des membres de la CSR.

Elle est pensée après coup d'un point de vue théologique. Tout en se structurant, les Églises CAEF restent dans un système congrégationaliste, qui n'est ni épiscopal (méthodiste) ni synodal (presbytérien/libriste). Le cœur de décision reste les Églises locales,

mais on reconnaît de plus en plus la nécessité d'impulsion, de coordination et une forme de supervision à un niveau supralocal. Cette structuration est néanmoins importante, puisque dans la pratique, elle a fait passer progressivement d'un modèle « strictement » congrégationaliste à un modèle (toujours) congrégationaliste avec des Églises autonomes mais plus structurellement liées entre elles ; on peut donc parler aujourd'hui de modèle « semi-congrégationaliste ».

Une forme de semi-congrégationalisme

Aujourd'hui, la réalité du réseau est palpable, même si les Églises restent autonomes. Cette réalité s'appréhende de diverses manières :

- Au niveau de l'engagement : à l'adhésion aux CAEF correspondent aujourd'hui des engagements par rapport à la vie de l'Union.
- Administrativement, au travers de l'Entente Évangélique, qui fait de plus en plus jouer la mutualisation. Deux postes administratifs pour l'ensemble des Églises.
- Stratégiquement, avec le développement progressif d'une procédure de recrutement des pasteurs qui donne un rôle plus important à l'union d'Églises comme « premier filtre » des candidatures.
- Un pôle ministères, un pôle Églises, qui se développe pour soutenir et accompagner le travail local et mutualiser des ressources et des compétences (audits, accompagnements de crise) mais aussi avec les prémices d'un travail de suivi des serviteurs à plein temps (accompagnement et formation).
- Un travail parmi la jeunesse

- Une implication dans la formation, par des camps et un accompagnement à la formation en institut ou faculté avec des ministres du culte engagés dans des lieux de formation.
- Une commission nationale pour l'implantation.
- Un travail concret de visite des Églises et des pastorales pour stimuler les liens, la collaboration, la mise en réseau qui vise à créer des relations plus pérennes entre les personnes et les Églises à l'échelle d'un bassin d'Églises.

Actuellement, de nouveaux défis se présentent. En réponse, on évoque de nouvelles formes de ministères, de régionalisation, de revitalisations...

Les défis du 21^e siècle inviteront les frères larges à une créativité renouvelée, tout en ayant toujours le même désir : **Vivre l'Évangile authentiquement.**

Bibliographie

Sylvain AHARONIAN, *Les frères larges en France métropolitaine, Socio-histoire d'un mouvement évangélique de 1850 à 2010*, Paris, Le Cerf, 2017, 648p.

Sylvain AHARONIAN, « Le mouvement des assemblées de frères larges en France », dans Cahiers de l'IBN, 2016 n°171 et n°172

De nombreuses parties du présent document sont issues de ces deux articles.

Reynald KOZICKY, « Repères dans l'histoire des assemblées de frères, dites Open Brethren », Servir en l'attendant, avril 2010, pp.15-20

Sébastien FATH, *Du ghetto au réseau, Le protestantisme évangélique en France, 1800-2005*, Genève, Labor et Fides, coll. « Histoire et Société » (47), 2005, 426 p.